

SALAVIN PARMi LES HOMMES

A Thesis

Presented To

The Faculty of Graduate Studies and Research

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

In Partial Fulfillment

of the Requirements For The Degree

MASTER OF ARTS

by

EMMANUEL EMEKA ANOZIE

May 1976



"SALAVIN PARMY LES HOMMES"

by

EMMANUEL CHUKWUEMEKA ANOZIE

A dissertation submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1976

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this dissertation, to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this dissertation and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY MICROFILMS to publish an abstract of this dissertation.

The author reserves other publication rights, and neither the dissertation nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

A

MA

FAMILLE

A Monsieur André Joubert

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	i
CHAPITRE I SALAVIN ET SON MILIEU FAMILIAL	1
CHAPITRE II SALAVIN ET SON ACTIVITE PROFESSIONNELLE ...	18
CHAPITRE III SALAVIN PARMIS SES AMIS	34
CHAPITRE IV DU RELATIF A L'ABSOLU	52
CHAPITRE V CHANGER DE PLACE	70
CHAPITRE VI TEL QU'EN LUI-MEME	85
BIBLIOGRAPHIE CHOISIE	94

AVANT-PROPOS

Lorsque Duhamel a entrepris d'écrire Vie et Aventures de Salavin, il voulait nous peindre le drame existentiel d'un homme de notre temps. Le roman cependant est aussi plus généralement celui de l'esprit humain. Ces deux préoccupations apparaissent dans la peinture du protagoniste de la suite romanesque: Salavin, un malchanceux, un inquiet, apte à porter les observations duhaméliennes. Nous nous proposons dans cette étude de suivre le vagabondage de son esprit, les tentatives du héros, depuis son adolescence, pour se construire et se trouver en harmonie parmi les vivants qui l'entourent. Nous voulons notamment étudier ses rapports avec les autres hommes, les moyens rigoureux qu'il adopte pour atteindre son but, ses échecs successifs.

Pour notre étude, nous avons utilisé les éditions suivantes, auxquelles les notes renverront: Le Club des Lyonnais, Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971. Confession de Minuit, Paris, Mercure de France, Editions Folio, 1973. Deux Hommes, Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1970. Journal de Salavin, Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971. Nouvelle Rencontre de Salavin dans Les Hommes abandonnés, Paris, Mercure de France, 1932. Tel qu'en lui-même, Paris, Mercure de France, Editions Folio, 1973.

CHAPITRE I

SALAVIN ET SON MILIEU FAMILIAL

La littérature selon Georges Duhamel n'a de sens véritable qu'en tant que témoignage. Pour lui, un écrivain digne de ce nom doit d'abord vivre, connaître les expériences, les angoisses, les plaisirs de ses contemporains avant de se trouver en mesure de les transcrire fidèlement. A la fois réaliste et naturaliste, témoin oculaire et juge du drame de son époque, il s'est personnellement attaché à mettre au jour les pensées de ses contemporains. Il avait bien précisé son but en déclarant que "Notre devoir à tous est de retracer les pensées des hommes, d'écrire l'histoire de leur pensées".¹

Sans hésiter, nous reconnaissons en Salavin, un "invisible compagnon de promenade"², un fantôme familier,³ de l'écrivain, et, dans la suite romanesque consacrée à cette figure, une littérature de témoignage, destinée à mettre en lumière les pensées, les égarements, les soucis aigus et variés, les sentiments d'instabilité, de frustration d'une humanité désireuse de se réhabiliter et de trouver l'harmonie, la paix de l'âme après les désastres des temps. C'est une

¹ G. Duhamel: Les Espoirs et les Epreuves, (Paris, Mercure de France, 1953), p. 51.

² G. Duhamel: Travail ô mon seul repos! (Paris, Wesmael-Charlier, 1959), p. 59.

³ IDEM, Les Espoirs et les épreuves, (Paris, Mercure de France, 1953), p. 48.

tentative de traduction de la vie intérieure d'un homme moderne. En ce sens, Salavin, est un type, un personnage dont les mouvements intérieurs, les pensées, les rêveries et les obsessions ont une valeur représentative. Il faut dès lors tout de suite souligner que ses rapports avec ses semblables sont importants à considérer en ce qu'ils marquent les courants d'idées divergents de son esprit.

Comme chaque homme, Salavin s'insère dans un milieu qui a naturellement une grande influence sur lui, sur sa formation intellectuelle et morale, ses goûts, sa vie intérieure et extérieure. Pour une meilleure connaissance de cet être excentrique et inconstant, prêtons donc attention à l'ambiance familiale sur le fond de laquelle Salavin, aux prises avec soi-même, avec le monde, avec Dieu, atteste en même temps d'une façon éclatante son amour pour l'humanité et son désir de vie éternelle. Salavin est né dans une pauvre famille. Il n'a pas connu son père qui est mort d'une pneumonie pendant sa première enfance. Sa jeunesse et son adolescence restent inconnues, car sa vie romanesque ne commence que vers l'âge de trente ans. Sa famille habite le quartier Sainte-Geneviève dans le cinquième arrondissement, rue du Pot-de-fer au quatrième étage d'une vieille maison. L'appartement comporte trois pièces et une cuisine. Cette maison vétuste baigne dans une atmosphère un peu sordide, où montent les odeurs fortes de la rue Mauffetard, agitée par les mouvements incessants des marchands

de quatre saisons. La rue du Pot-de-fer elle-même "semblait profondément entaillée, au ciseau, dans la masse rocailleuse des bâtisses."⁴

Le couloir de la maison est mal éclairé. Pour Salavin

"la vieille demeure semblait vibrer encore de tous les cris que vingt générations y avaient poussés pour naître, enfanter et mourir. La souffrance, les soucis, l'inquiète joie des hommes l'avaient, depuis plus de cent ans, imprégnée jusqu'à son ossature de chêne que parcouraient, le soir, des craquements douloureux."⁵

Dans les pièces mêmes de l'appartement tous les meubles sont vieux et usés - la lampe, les assiettes, la cheminée, une pendule, deux grandes photographies et la table de la salle à manger qui bientôt se transforme en un atelier de couturières. Il s'y trouve aussi un fauteuil Voltaire et Salavin dispose dans sa chambre d'un canapé, sur lequel se passent toutes ses rêvasseries, et aussi toutes ses lectures. Ce canapé lui sert également de coin de repos et en quelque façon de bibliothèque. Au premier étage habite la vieille concierge qui est aux portes du tombeau. C'est une femme aux traits ridicules et dont la chambre est nauséabonde. La vue sur les alentours de la maison est lugubre. Malpropreté, odeurs puantes et bruits étourdissants l'entourent.

C'est dans ce quartier fétide, cet environnement hideux

⁴ G. Duhamel, *Confession de Minuit*, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 36.

⁵ G. Duhamel, *Deux Hommes*, (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1970), p. 97.

et malsain, ce logement ténébreux qu'a vécu et grandi notre héros. Un être lucide comme lui devait à coup sûr s'en plaindre et réagir violemment. Il devait faire des tentatives sérieuses pour s'échapper. Il touchera à une réussite provisoire. Mais en fin de compte il était destiné à vivre et mourir dans ce milieu natal. C'était son sort et il n'y pouvait rien faire. N'oublions pas que son drame se joue au niveau du coeur, de l'esprit et du rêve.

Son père mort prématurément, c'est sous la tutelle de sa mère, qu'il s'est élevé. Comprendre la vie, la philosophie et les actes de Salavin, c'est comprendre son rapport étroit avec sa mère. De sa naissance jusqu'à sa mort, Salavin habite sous le même toit qu'elle et près d'elle prolonge une enfance indéfinie, sans accéder à la maturité. La responsabilité de la formation de la vie morale et intellectuelle de Salavin, voire de sa personnalité, incombe à cette veuve malheureuse. C'est à elle de l'armer pour son itinéraire à destination incertaine, pour la dure lutte de la vie. Ce fils unique, la veuve l'encombre d'un amour maternel exagéré. Elle le berce, entend le choyer comme un enfant de cinq ans, lui réservant toujours de petits morceaux de chocolat, crèmes au caramel, et allant jusqu'à le déchausser. Veuve, pauvre et résignée, elle doit encore faire un long apprentissage de la souffrance et de la douleur pour pouvoir rester calme et complaisante face aux chagrins de son fils. Douée d'une

connaissance profonde et merveilleuse du caractère, de l'humeur et des sentiments de son fils, elle est capable de pénétrer, ses pensées, ses intentions, ses dispositions et même le sens de ses gestes. Elle sait l'aborder, mettre du baume sur ses souffrances diverses et incurables, calmer ses conflits intérieurs, adoucir son complexe d'infériorité et sa vie de médiocre. Quand elle devine instinctivement la divagation de son esprit dans le royaume des fantômes, elle le rappelle vite au monde quotidien et le charge d'une commission pour le distraire. Son emprise sur Salavin est complète et sans conteste. Elle a imprimé sur son âme une marque ineffaçable et est ainsi devenue comme le miroir à travers lequel il voit le monde. La veuve est une femme exceptionnelle qui, à soixante ans, jouit d'une santé excellente et demeure pénétrée de ses idées dominatrices.

Salavin, à son tour, lui témoigne un amour fou et presque irraisonné. Pour lui sa maman est une perfection, une sainte, une âme sans détour, "une femme admirable, la seule personne au monde qui me donne parfois envie de me jeter à genoux"⁶ déclare-t-il. A trente ans, il s'est en effet jeté à genoux à plusieurs reprises devant elle. Il lui arrive parfois de vouloir lui lécher les mains et embrasser ses souliers. Il se laisse couvrir, gourmander et dorlôter par cette femme.

⁶ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 17.

Sa vie, son être tout entiers sont imprégnés des principes et des conceptions de sa mère et il n'est que crainte devant elle. Salavin, bien que marié, se sait faible, impuissant devant sa mère impérieuse. Situation parfois pénible et gênante pour le fils. Un jour par exemple, Salavin adresse au vent sa plainte contre "la vieille lampe casseuse de verre! Toujours la même vieille lampe! Toujours les mêmes meubles, la même maison, la même carapace."⁷ La malade - sa mère - tourne vers son fils un regard calme et si pénétrant que Salavin se prend à balbutier 'Je dis cela pour dire quelque chose, j'ai lu dans un livre'...⁷ contraint qu'il est de s'arrêter net et de fondre en larmes dès que la mère lui lance un regard de reproche. Quelque déterminé qu'il soit à se libérer, il n'y parvient jamais parce que l'attachement s'est noué depuis le berceau. D'où les sentiments foncièrement contradictoires et frappants de Salavin à cet égard. Ayant une conscience lucide de la domination de sa mère sur lui et de son impuissance à s'en dégager, tantôt il déclare à son ami de minuit: "Je veux m'évader ce de que j'aime. Je suis lié, comprenez-vous? Lié depuis ma naissance [...]. Mon âme est prisonnière;"⁸, tantôt il exprime son culte filial: "...plus je m'humiliais devant cette sainte figure, plus je me

⁷ G. Duhamel, Le Club des Lyonnais (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971), p. 52.

⁸ Ibid., p. 214.

sentais ennobli, grandi, racheté. Voilà une chose singulière et que je ne me charge pas d'éclaircir."⁹ Il ne peut ni se révolter ouvertement contre elle, ni se plaindre auprès de sa femme Marguerite. Ne disposant d'aucun moyen de se libérer de la tutelle de la veuve, se sentant incapable de s'expliquer avec elle, il décide de renoncer à elle pour ensuite s'accuser en soi-même craintivement, lâchement. Accablé, il s'excuse vingt fois par jour. Son fardeau est si lourd et difficile à porter qu'il finira par lui gâcher la vie.

L'influence de la veuve sur son fils docile est énorme. Salavin reste pour toujours un "petit garçon" gâté, toujours choyé. Il ne goûtera plus jamais l'indépendance. Il n'arrivera jamais à l'âge d'homme. Liberté, esprit d'initiative, autonomie restent des notions étrangères pour lui. Dans le rapport mère-fils gît la tragédie de Salavin. C'est la source de son malheur sans remède, de son dépaysement, de son complexe d'infériorité, de son pessimisme et de son impuissance morale. Il devient inévitablement un déchu psychologique de la société. Au dehors de la famille, il ne peut avoir aucune expérience vraie de la vie. Il ne se connaît même pas. Il doit donc tenir en suspicion ses actes et ceux de tout le monde. Il lui faudrait trouver indépendance, stabilité, autorité. Mais à son grand regret, avec des idées mesquines, un esprit borné il est devenu nerveux, timide, incapable de

⁹ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 34.

faire face aux vicissitudes de la vie. Il ne comprend plus personne et personne n'arrive à le comprendre. Des relations amicales permanentes seraient presque impossibles pour lui. Cette situation infortunée de Salavin lui a valu de la part de critiques injustes, comme Denis Saurat et André Maurois, des qualifications insultantes: "fou", "abominable bonhomme" et "cas cliniques." A tenir compte de sa situation particulière et pathétique, on l'absoudrait facilement en accord avec J. J. Zéphire qui observe:

En créant chez son fils un état de fixation et de dépendance affectives par de mauvais principes d'éducation, non seulement sa mère l'avait-elle mal préparé à sa vie d'homme et d'adulte, mais elle devait encore le doter de toute sorte de complexes qui allaient exercer une emprise despotique sur son psychisme et être la cause de son existence d'angoisse, de tourments et de défaites."¹⁰

On peut alors estimer qu'il n'a pas la maîtrise de ses actes et n'en est pas tout à fait responsable. Pour porter un jugement valable sur les actes et pensées de Salavin parmi les hommes, on ne peut éviter de se référer au rapport mère-fils. A trente ans sa personnalité est bien formée et il n'y aura plus de changement en lui jusqu'à la fin du drame dont il est le protagoniste.

Avec l'aide de sa mère, Salavin s'est marié à une voisine, Marguerite, couturière de métier, qui non seulement habitait la même maison que Salavin, mais travaillait avec la veuve.

¹⁰ J. J. Zéphir, Psychologie de Salavin, (Paris, Editions Universitaires, 1970), p. 243.

Pendant les années de coexistence des deux femmes, Marguerite a pu observer de près le caractère et les caprices de Salavin, son futur époux. Marguerite est une femme sans tache. Elle a dû fréquenter une école de résistance pour s'endurcir au mal, pour pouvoir supporter noblement, les dents serrées, le mirage ou la complexité qui s'appellent Salavin, son mari à qui non seulement elle s'est consacrée corps et âme mais apporte aussi un soulagement tant désiré. Elle s'est montrée habile à panser ses plaies profondes, à tranquilliser son coeur bléssé. Sa force d'âme se reconnaît: "Les femmes des romans de Duhamel, Marguerite dans les Salavin [...] sont toutes dans les catégories des êtres de noblesse appelés à témoigner gravement pour le plus profond de l'humain."¹¹ Salavin lui-même a pris conscience de la souffrance de sa femme et note que Marguerite et sa mère se ressemblent dans leur façon de souffrir et de patienter avec la vie.

Leur fils, le petit Pierre, issu du mariage, est dès sa naissance très fragile et maladif. Pendant la période de sa grande maladie, Marguerite qui menait une vie simple, soumise et affectueuse, s'est chargée de l'emporter d'une clinique à l'autre pour lui sauver la vie. Bataille perdue! La mort l'arrache à son affection à six ans. Maintenant qu'elle n'a plus d'enfant, aucun bonheur ne lui vient non plus de son

¹¹ P. H. Simon, G. Duhamel ou Le Bourgeois sauvé, (Paris, Editions du Temps Présent, 1946), p. 95.

mari qui lui reste incompréhensible jusqu'à la mort. Compagne fidèle de ses douleurs et de ses tourments elle ne connaît rien du réconfort de la vie conjugale. Elle suit avec résignation les crises périodiques de Salavin, qui se sauve une fois du foyer familial, à la recherche de la sainteté, d'un bonheur solitaire et égoïste. Sans plainte, elle s'acquitte diligemment de son devoir d'épouse. Elle n'hésite pas à soigner son mari à l'hôpital où il échoue. Pour la seconde fois Salavin, sans tenir compte de sa femme et sa vieille mère étant morte, s'évade, cette fois en Afrique du Nord, laissant Marguerite entièrement isolée. Elle subsiste, selon le romancier comme "une femme vieille, pauvre, sans enfants, sans amis, sans histoire"¹² en même temps que sans mari.

En dépit des singulières souffrances qui lui sont infligées par la vie médiocre et les travers de son mari, Marguerite ne lui en veut pas. Elle reste prête à tout lui pardonner, à le consoler toujours. Salavin mourant en Tunisie, elle est obligée, dès la réception de l'avis l'informant de son état, se rendre en Tunisie afin de le ramener à Paris, rue du Pot-de-fer, après un voyage en bateau extrêmement pénible avec le mourant. Marguerite au chevet du lit, avec sur le visage "la noblesse naturelle mais aussi cet air de tristesse courageuse que prennent les femmes du peuple usées dans les épreuves"¹³ regarde mourir son mari. Confondue, pétrifiée

¹² G. Duhamel, Le Club des Lyonnais, (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971) p. 57.

¹³ G. Duhamel, Tel qu'en lui-même, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 197.

et dépouillée de tout au monde, elle n'a plus pour aliment que son amertume.

Jusqu'à la fin de l'aventure de Salavin, elle reste une confidente, une compagne aimable et un témoin silencieux des souffrances incessantes, des douleurs et de la vie misérable de son mari. On aurait pu espérer que sa nature suave, son amour sincère pour Salavin auraient du moins pour effet de le rendre heureux, de mettre un frein à ses passions, de l'empêcher de se lancer dans des projets hasardeux, de calmer son errance dans les rues de Paris. Elle a fait preuve de toutes les vertus possibles - patience, sacrifice, assistance, tendresse, endurance - pour le comprendre ou le sauver mais elle n'a pas réussi, parce que Salavin est un être à tempérament bilieux, indéfinissable, imprévisible. Il reste à voir s'il a jamais existé un amour réciproque entre eux deux. On observe, au sein de sa famille même, l'impossibilité pour Salavin de s'entendre avec un être humain. Parce qu'il habite le monde des pensées et des rêves, un monde de merveilles et d'imagination, il se conduit en étranger à son milieu, ne peut s'entendre avec personne, même avec la douce Marguerite. Que peut-on vraiment percer de cet homme étrange et bizarre qui échappe constamment à la compréhension de sa femme, de son milieu? De quelle matière est-il fait? A quel genre d'êtres appartient-il?

Salavin est

"un homme fort maigre, à la poitrine creuse, aux bras longs, ballants. Bien droit, plus étoffé, plus

gras [...] il paraissait de stature médiocre et, plutôt que dans les épaules tombantes, l'échine détendue, l'encolure chétive, plutôt que dans le tassement et les flexions de cette carcasse éprouvée, le regard de l'observateur allait, d'instinct, chercher dans les traits du masque les raisons d'un tel aspect."

Son visage semblait

"usé, mordu, râpé, diminué dans l'épaisseur et la richesse de sa substance."¹⁴

A ce portrait physique, on peut juger que notre héros n'est guère un personnage séduisant et on peut également deviner sa mentalité et le genre de vie qu'il mène. Son père mort, il a tenu, coûte que coûte, à continuer ses études. Il s'est intéressé à la chimie. Faute d'argent ou pour je ne sais quelle raison, sa mère le lui a déconseillé et l'a plutôt encouragé à chercher du travail, probablement pour assurer la vie de leur ménage. Il a trouvé un travail à contre-cœur et gagne alors un peu d'argent. Plus tard quand les choses ne marchent pas aussi bien qu'il l'eût voulu, il est allé se plaindre vivement, de son manque d'instruction, auprès de sa mère et il lui en veut à jamais d'avoir, dit-il "faussé ma carrière, perdu ma vie, compromis, gâché mon bonheur."¹⁵ Sans avenir - ne disposant que d'un brevet - il se met à l'étude personnelle, à la lecture des auteurs sérieux, des écrivains célèbres - Michelet, Montesquieu, Montaigne,

¹⁴ G. Duhamel, Le Club des Lyonnais, (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971), pp. 9-10.

¹⁵ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 24.

Racine, Rabelais, Baudelaire notamment. Tantôt Pascal lui sert de livre de chevet, tantôt il emporte sur lui le Manuel d'Epictète. Salavin est évidemment un lecteur vorace. D'ordinaire il fait ses lectures dans sa chambre, appuyé sur son canapé, à son dire, pour se châtier le corps. Parfois il poursuit ses lectures à haute voix, tandis que se mettent à l'écoute sa femme et sa mère qui, au cours d'une telle lecture, fait l'éloge de son fils à cause du prix de lecture et de récitation qu'il a reçu à l'école.

Dans la bibliothèque Sainte-Geneviève, il a son coin favori. C'était là qu'il se réfugie de temps à autre pour tromper son ennui et l'agacement quotidien de sa vie. Il fait sa lecture avec beaucoup d'application. Au travail, chez lui, à peine entend-il l'appel de sa mère, qui est obligée de le répéter maintes fois avant qu'il réponde. Quand il veut devenir un saint laïque, un saint sans la foi religieuse, il choisit les vies de saints et la littérature stoïcienne comme lectures préférées, en accord avec ses aspirations. Il le dit: "J'ai beaucoup lu, j'ai réfléchi, j'ai souffert. Je me suis élevé dans ma détresse, ma culture est incomplète, mais je ne suis pas un pur ignorant."¹⁶ Salavin, sans aucun doute est vraiment intelligent. C'est un homme qui prend la vie au sérieux et quel que soit

¹⁶ G. Duhamel: Journal de Salavin, (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971), p. 8.

alors le projet qu'il entreprend, il le poursuit vigoureusement afin d'atteindre le but souhaité à bref délai. Salavin est à cet égard le fils de ses oeuvres. Aucun sacrifice, aucune économie ne lui sont pénibles quand il s'agit d'acheter des livres. Grâce à ce trait volontaire de son caractère, par sa soif de s'améliorer et son goût pour l'étude, il a remporté d'indéniables succès dans sa formation intellectuelle.

A son amour pour la lecture s'ajoute son haut goût pour la musique. Comme la lecture, la musique lui sert à purger son coeur, à élever ses sentiments. Il possède une flûte de bois et en joue souvent pour se distraire et aussi pour faire plaisir à Marguerite et à sa mère. Il l'a dit à son ami de minuit: "J'aime passionnément la musique et je lui dois mes émotions les plus nobles."¹⁷ Pour Salavin la musique et la lecture constituent une source efficace de bonheur, et un lieu d'asile pendant les heures creuses de sa vie tourmentée. Il est prêt à se battre soit avec Cerbelot, son camarade de bureau, soit avec Edouard Loisel, son ami, s'ils font des remarques méprisantes sur ses lectures.

Salavin a une santé délicate. Souffrant de troubles digestifs, possédant un estomac très délicat, il ne peut supporter l'alcool. Le vin même lui fait mal et par suite

¹⁷ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 103.

il prend de l'eau à ses repas. Ce qui est curieux, c'est qu'il ne s'inquiète jamais de sa santé quel qu'en soit l'état. Parfois il tombe gravement malade et est hospitalisé. Zéphire observe que

"Salavin, plus préoccupé des besoins de son âme que de son corps, plus intéressé à son équilibre moral qu'à son bien-être physique ne se souciait guère de sa précieuse machine."¹⁸

Né dans une famille pauvre il a des goûts modestes. Son vieux vêtement, un complet noisette, son 'pantalon cagneux', sa "veste terne et bossue" et sa jaquette chaude concourent à manifester la prédominance de sa vie intérieure. Il ne porte pas plus de dix à quinze sous sur lui et se borne à de ~~menues~~ dépenses: billet d'omnibus ou de métro, et dans Deux Hommes, timbres, repas. Si jamais il met le pied au cinéma, c'est en vue d'observer l'humanité. Quand sa femme est malade et sa mère surchargée de soucis il pourvoit aux besoins de la maison. Après la perte de son travail, il passe beaucoup de temps chez lui et cela lui est une gêne sensible car, homme, père, fils unique, il reçoit la responsabilité de la famille. Or, il se trouve en chômage régulier. Alors pour échapper aux regards permanents de ces deux femmes et pour lutter contre l'ennui et la paresse apportée par le chômage il entreprend des promenades sans buts dans les rues parisiennes. Parfois il se rend à la bibliothèque

¹⁸ J. J. Zéphir, Psychologie de Salavin de Georges Duhamel, (Paris, Editions Universitaires, 1970), p. 79.